



Villa Shizilin, Beijing, Atelier Feichang Jianzhu architecte ©Shu He/Fu Xing

On a à l'esprit ces gratte-ciel qui jaillissent de Shanghai à Beijing, en passant par les autres mégapoles du boom économique chinois, et se multiplient depuis dix ans comme pour défigurer ce que fut le Céleste Empire. Ces gratte-ciel et leurs cortèges de buildings contrefaits sont d'autant plus désastreux qu'ils remplacent des quartiers entiers d'habitat historique tels les *hutong* à Beijing. Tandis que la destruction systématique continue, une nouvelle création architecturale se fait jour; toute la question est de savoir si elle pourra améliorer en profondeur le secteur de la construction ou restera une perle dans cet océan représentant, avec les équipements industriels, 50% du PNB du pays. Philip Jodidio introduit le débat avec *Architecture in China*, dernier titre d'une collection qui parcourt les nations aujourd'hui les plus innovantes architecturalement. On pourrait d'ailleurs raisonner par confrontation avec des voisins tels que la Russie et le Japon, la première car elle a, après une phase d'économie collectiviste, adopté en même temps que la Chine un libéralisme effréné; le second parce qu'il partage des racines culturelles avec la Chine.

"Que cent fleurs s'épanouissent"

Un système identique d'architecture d'État en URSS et en Chine n'encourageait pas l'originalité. L'URSS défunte, le pays s'adonne à un individualisme forcené; les maîtres d'œuvre, exerçant désormais en libéraux, réservent leur imagination aux aménagements privés relevant du trio restaurants branchés—magasins de luxe—demeures fastueuses. Bâtiments publics, immeubles d'habitation ou de bureaux rivalisent d'un mauvais goût qui atterrait un Melnikov, un Leonidov et toute l'avant-garde des années vingt, quand naissait la Révolution. La Chine maoïste n'a pas eu un début si novateur, mais aujourd'hui, alors que la loi autorise les architectes indépendants depuis moins d'une décennie, toute une génération (née autour de 1960-1970) multiplie les édifices surprenants. Les commandes sont aussi bien publiques que privées, l'intérêt collectif, avec un

Parti encore tout-puissant, resterait-il plus fort qu'en Russie? Philip Jodidio présente quinze de ces équipes assez jeunes (plus les Japonais Kengo Kuma et Arata Isozaki, les Européens Koolhaas et Herzog & de Meuron). Stade des jeux Olympiques de 2008 pour le duo helvète, siège de la télévision nationale pour le Batave, et pour le Nippon un centre culturel à l'échelle d'une ville chinoise secondaire, Shenzhen—300 m de long, 4 millions de documents dans la bibliothèque. Les stars étrangères semblent concentrer les programmes dont le pouvoir politico-économique attend le plus en termes d'image sur le plan international. C'est une immédiate consécration à l'échelle planétaire qu'attend le pays, pour laquelle il juge ses propres constructeurs insuffisamment médiatisés, même si certains ont travaillé aux États-Unis (beaucoup y ont étudié, ou encore à Londres, aux Pays-Bas comme en Suisse).

Influences croisées

Dans ce nouvel intérêt pour la création architecturale et l'aménagement urbain, on peut voir une autre motivation: le boom immobilier rapporte d'énormes profits aux investisseurs qui commencent à considérer la qualité d'un bâtiment comme un placement et non plus comme un surcoût. Un comportement identique avait vu le jour dans le Japon de la bulle immobilière (1980-1991): une myriade de constructions extravagantes étaient alors apparues, suscitant l'intérêt de la population. Avec le krach de 1992 et le séisme de Kôbé, l'empire du Soleil levant se sentit vulnérable: depuis, l'architecture y est tout en fragilité, jouant des ambiguïtés entre transparence et dissimulation. On en voit l'influence sur la Chine avec une réalisation comme le club d'entreprises d'Atelier Deshaus (Liu Yichun-Zhuang, Shen-Chen Yifeng) à Shanghai, où le motif des façades rideaux en verre rappelle l'antique porcelaine craquelée. De la même façon, l'évanescence que Kengo Kuma donne à ses constructions par les filtres les enveloppant se retrouve dans le *mouchara-*

bieh en pin, au profil d'accordéon, dont Zhu Xiaofeng habille une usine devenue restaurant, à Shanghai aussi. Possible influence nipponne également, celle des boîtes roulantes dont Shigeru Ban compose les chambres et espaces intimes de sa Maison nue. Tout aussi radicale pour la flexibilité de son espace, la Maison valise signée par Gary Chang près de la Grande Muraille, où une série de compartiments sous le parquet peut s'ouvrir par vérins et offrir cuisine, pièce de travail, salle de méditation au sol vitré au-dessus de la vallée, salon de musique, chambre, bibliothèque; et même une salle de bains, les panneaux sur vérins dressés verticalement donnant une relative intimité.

Sobriété et réhabilitation

Hormis l'influence japonaise, et celle de l'Occident (parements minéraux évoquant Zumthor, projets urbains à la néerlandaise, plissements façon Greg Lynn, jeux de transparences et de reflets telle la parisienne Fondation Cartier...), les nouveaux architectes chinois pratiquent des volumes que d'aucuns diraient frustes, juxtaposent les matériaux avec une brutalité, poursuivent-ils, qui correspondrait à la brutalité économique du géant aux 1 300 millions d'habitants! Nous y voyons plutôt une grande force expressive et un langage propre. Face aux styles internationaux virtuoses, nombreux sont ici les constructeurs à revendiquer la sobriété comme gage d'adaptabilité des espaces et maîtrise des ressources en matériaux. Il y a là une responsabilité assumée, contrastant avec le fait que la Chine pollue désormais plus que les États-Unis. Et ne voit-on point émerger certains programmes de réaménagement urbain ou réhabilitations de bâtiments, contrairement à la politique générale de table rase? On objectera encore que presque toutes les réalisations intéressantes sont dans les régions côtières—inégalitarisme architectural!—mais n'est-ce pas là que se concentre la population?

Gabriel Ehret